This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

210.
f.
12.

6000176310

ESSAI

SUR LA VIE

DE J. J. BARTHELEMY

PAR

LOUIS-JULES-BARBON

MANCINI NIVERNOIS

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE

A PARIS,

CHEZ G. DE BURE L'AINÉ, RUE SERPENTE, N° 6

L'AN III.

M. DCC. XCV.

210. f°. 12.

BIBLIOTHECA·BODLEIANA

ESSAI

SUR LA VIE

DE J. J. BARTHÉLEMY.

Est enim probitate morum, ingenii elegantiâ, operum varietate monstrabilis.

Il est bien digne de servir d'exemple par la pureté de ses mœurs, par les agrémens de son esprit, par la variété de ses ouvrages.

LETTRES DE PLINE, liv. vj, lettr. 21.

APRÈS avoir passé une longue vie à servir mon pays et à cultiver les lettres, je crois devoir encore leur sacrifier mes derniers jours, en traçant l'esquisse fidèle d'un homme dont la mémoire leur doit être éternellement chère. Je vais écrire avec simplicité la vie de M. Barthélemy. Des mains plus habiles que la mienne répandront sur sa tombe les fleurs de l'éloquence.

Quand l'art de les cueillir ne me manqueroit pas, les larmes que je répands m'en ôteroient le pouvoir. Je ne cesserai jamais de pleurer cet excellent homme à qui j'étois si tendrement attaché. Il m'honoroit de son estime et de son amitié. Je sens qu'il y a de l'orgueil à le dire; mais c'est un orgueil que je n'ai pas le courage de réprimer. Plus heureux que Plutarque et Népos, je n'ai point à décrire ces scènes brillantes et terribles, où l'ambition et la passion de la gloire ont déployé des talens trop souvent pernicieux. Je détaillerai des travaux littéraires aussi utiles qu'immenses, entrepris avec un courage rare, suivis avec une persévérance plus rare encore; et j'offrirai le tableau d'un caractère et d'une conduite où s'allioient la sensibilité, le désintéressement, la modestie, toutes les vertus qui font le plus d'honneur à l'humanité, parce que ce sont celles

qui servent le mieux les hommes.

Jean-Jacques Barthélemy naquit à Cassis, petit port voisin d'Aubagne. C'est à Aubagne, jolie ville entre Marseille et Toulon, que sa famille étoit établie depuis long-temps. Son père Joseph Barthélemy avoit épousé Magdeleine Rastit, fille d'un négociant de Cassis. En 1715 elle alla faire une visite à ses parens, et ce fut pendant son séjour à Cassis qu'elle donna le jour à Jean-Jacques Barthélemy, le 20 janvier 1716. On ne tarda pas à le transporter à Aubagne, où à l'âge de quatre ans il perdit sa mère très-jeune encore, et déja chère à ses concitoyens par les qualités de son cœur et de son esprit. Il apprit de son père à la pleurer : Joseph le prenoit souvent sur ses genoux, et l'entretenant, les larmes aux yeux, de leur perte commune, la lui faisoit sentir avec tant d'attendrissement, que l'impression ne s'en est 1716.

jamais effacée. Ainsi le bon cœur du père formoit, par un exemple touchant, le bon cœur du fils, et développoit la sensibilité exquise dont la nature l'avoit doué.

Magdeleine Rastit Barthélemy laissa deux fils et deux filles qui ne démentirent jamais leur honorable naissance, ni les leçons et les exemples d'un père si universellement estimé de ses concitoyens, que le jour de sa mort fut un jour de deuil pour toute la ville d'Aubagne. La mort du frère de celui dont j'écris la vie, fit dans la suite le même effet; et c'est ainsi qu'une succession de vertus non interrompue a honoré cette respectable famille, bien plus que n'auroient pu faire les titres et les décorations dont la vanité fait tant de cas: précieux héritage que les neveux de Jean-Jacques Barthélemy étoient bien dignes de recueillir, et qui ne dépérira pas entre leurs mains.

Jean-Jacques avoit douze ans, lorsque son père, après avoir formé son cœur, l'envoya faire ses études à Marseille : cette ancienne et fameuse ville, qui du temps de Tacite étoit recommandable par la simplicité de mœurs, qui s'y unissoit à l'élégance des Grecs dont elle est une colonie.

C'est là qu'il fit ses basses classes au collège de l'Oratoire sous un excellent instituteur, le père Renaud, homme d'esprit et de goût, qui distingua sans peine un pareil élève, et se plut à lui donner tous ses soins. M. de la Visclede, littérateur qui jouissoit d'une haute considération, arriva à Marseille ; c'étoit l'intime ami du père Renaud. Il partagea ses sentimens, et concourut avec intérêt aux progrès du jeune Barthélemy, qui furent singulièrement rapides et brillans.

Il s'étoit destiné lui-même à l'état ecclésiastique ; mais pour s'y préparer,

il fut obligé de changer d'école. M. de Belzunce, alors évêque de Marseille, refusoit d'admettre les étudians à l'Oratoire; et Barthélemy, quittant avec regret ses anciens maîtres, alla faire son cours de philosophie et de théologie chez les Jésuites, où par hasard il ne tomba pas d'abord en de bonnes mains; et peut-être ce contre-temps fut un bonheur pour lui.

Il se fit alors un plan d'études particulières, indépendantes de ses professeurs. Il s'appliqua aux langues anciennes, au grec, à l'hébreu, au chaldéen, au syriaque. Passionné pour l'étude, il s'y livroit avec l'effervescence d'un esprit élevé qui s'enflamme avec plus d'impétuosité que de mesure; et cet excès pensa lui coûter la vie. Il tomba dangereusement malade, et ne recouvra ses forces qu'au moment d'entrer au séminaire où il reçut la tonsure.

Dans cette pieuse retraite, il avoit beaucoup de loisir, et il en profita pour apprendre l'arabe. Un jeune Maronite, élevé à Rome, se trouvoit alors à Marseille auprès d'un oncle qui faisoit le commerce du Levant. Il se lia avec Barthélemy, devint son maître de langue, lui enseigna l'arabe à fond, et l'accoutuma même, dans des conversations journalières, à le parler facilement. Alors il lui proposa de rendre un service à des Maronites, des Arméniens, et d'autres catholiques arabes qui n'entendoient presque pas le français : c'étoit de leur annoncer la parole de Dieu dans leur langue. Ce jeune homme avoit entre les mains quelques sermons arabes d'un jésuite prédicateur de la Propagande. Barthélemy qui ne pouvoit ni rien refuser à un ami, ni se refuser à aucun genre de travail, en apprit un ou deux par cœur, et les prononça avec succès dans une grande

salle du séminaire, où ses auditeurs orientaux furent si enchantés de lui, qu'ils le prièrent de vouloir bien les entendre en confession : mais sa complaisance n'alla pas jusques-là ; et il leur répondit qu'il n'entendoit pas la langue des péchés arabes.

Il étoit si éloigné, je ne dis pas d'étaler sa vaste érudition, mais même de la laisser paroître, que peu de personnes savent à quel point il s'étoit familiarisé avec les langues orientales, et c'est ce qui m'a engagé à rapporter cette petite scène de collège. Elle en occasionna bientôt une autre du même genre, et plus comique encore. Je me permets de la rapporter aussi, parce qu'elle peut servir à apprécier les charlatans, qui abusent si souvent et à si bon marché de notre penchant à admirer ce que nous ne comprenons pas.

Dix ou douze des principaux négocians de Marseille lui amenèrent un

jour une espèce de mendiant qui étoit venu les trouver à la bourse pour implorer leur charité, leur contant qu'il étoit juif de naissance, qu'on l'avoit élevé pour son grand savoir à la haute dignité de rabbin, mais que, persuadé par ses lectures des vérités de l'évangile, il s'étoit fait chrétien; se disant enfin profondément instruit dans les langues orientales, et demandant que, pour en avoir la preuve, on le mît aux prises avec quelque savant. Ces messieurs n'en cherchèrent pas d'autre que le jeune Barthélemy qui n'avoit alors que vingt-un ans. Il eut beau leur dire qu'on n'apprend pas ces langues-là pour les parler; ils le pressèrent d'entrer en conversation avec l'érudit oriental; et celui-ci se pressa lui-même de la commencer. Heureusement l'abbé, qui savoit les pseaumes de David par cœur, s'aperçut que son interlocuteur récitoit en hébreu le premier pseaume. Il

l'interrompit après le premier verset, et riposta par une phrase arabe tirée d'un de ces dialogues qu'on trouve dans toutes les grammaires, et dont il n'avoit rien oublié. Le juif reprit son pseaume hébreu, l'abbé continua son dialogue arabe, et l'entretien s'anima sur ce ton jusqu'à la fin du pseaume. C'étoit le *nec plus ultra* de la vaste érudition du juif qui se tut. Barthélemy voulut avoir le dernier, et ajouta encore, en forme de péroraison scientifique, une ou deux phrases de sa grammaire arabe; après quoi il dit à messieurs les négocians, que cet inconnu lui paroissoit digne d'intéresser leur bienfaisance; et de son côté, le juif leur balbutia, en mauvais français, qu'il avoit parcouru l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Turquie, l'Egypte, et qu'il n'avoit rencontré nulle part un aussi habile homme que ce jeune abbé, à qui cette ridicule aventure fit

un honneur infini dans Marseille. Ce ne fut pas sa faute, car il n'avoit ni vanité ni charlatanerie ; et il raconta naïvement à tous ses amis comment la chose s'étoit passée : mais on ne voulut pas le croire, et on s'en tint opiniâtrément au merveilleux.

Barthélemy, ayant fini son séminaire, se retira à Aubagne, dans le sein de sa famille qu'il adoroit, et avec laquelle il vivoit dans une société aimable et choisie, où ne manquoit aucun des agrémens que les talens et le goût peuvent procurer. Il s'arrachoit souvent à cette vie si douce, pour aller à Marseille visiter d'illustres académiciens ses amis, avec lesquels il s'entretenoit des objets d'étude qui l'entraînoient avec un attrait irrésistible. Tel étoit, entre autres, M. Cary, possesseur d'un beau cabinet de médailles, et d'une précieuse collection de livres assortis à ce genre de curiosité utile. Ils pas-

soient des journées entières à converser ensemble sur les objets de la littérature les plus intéressans pour l'histoire ancienne; après quoi Barthélemy, toujours insatiable d'étude, se retiroit à la maison des Minimes, où le père Sigaloux, correspondant de l'académie des sciences, faisoit des observations astronomiques, auxquelles il associa le jeune homme, qui, ne sachant pas encore circonscrire ses travaux pour les rendre profitables, perdoit son temps à entasser des acquisitions disparates.

Il ne tarda pas à s'en corriger. Il sentit que, pour sortir d'une médiocrité de talens peu préférable à l'ignorance, il faut s'enrichir de connoissances approfondies dans un seul genre de choix, sans courir d'un objet à l'autre, avec un enthousiasme frivole qui ne permet que de les effleurer tous.

1744. Il se rendit à Paris pour se livrer tout entier

entier à la littérature qui devoit lui avoir un jour de si grandes obligations, et il se présenta avec une lettre de recommandation à M. de Boze, garde du dépôt des médailles, et secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Ce savant, estimable à tous égards, le reçut avec beaucoup de politesse, et lui fit faire connoissance avec les membres des trois académies les plus distingués, qui dînoient chez lui deux fois par semaine. Dans cette société, Barthélemy se pénétra, de plus en plus, d'amour pour les lettres et de respect pour ceux qui les cultivent. M. de Boze étudioit le jeune homme avec soin; il ne tarda pas longtemps à le connoître, et lui accorda son amitié, sa confiance même, autant que le lui permettoit un caractère dont une prudence et une réserve excessives faisoient la base.

L'âge et la santé de M. de Boze ne lui

permettant plus de se livrer au travail pénible du cabinet des médailles, il avoit compté s'associer M. de la Bastie, savant antiquaire, de l'académie des inscriptions. Il le perdit par une mort prématurée, et il le remplaça dans ses intentions par Barthélemy, dont l'association à la garde du cabinet fut constatée quelques mois après par M. Bignon, alors bibliothécaire, et par M. de Maurepas, ministre du département.

De ce moment Barthélemy, pour qui la pratique de ses devoirs étoit un besoin impérieux, donna toutes ses peines, tout son temps, ses jours, ses nuits à l'arrangement des médailles, que l'âge et les infirmités de M. de Boze ne lui avoient pas permis d'achever. Ce fut un travail extrêmement considérable. La collection du maréchal d'Etrées, celle de l'abbé de Rothelin, toutes deux si nombreuses et

si intéressantes, étoient empilées dans des caisses, sans ordre et sans indications. Il falloit en examiner toutes les pièces avec soin, les comparer à celles qui étoient précédemment insérées dans l'ancien recueil, distinguer celles qui seroient à conserver, et enfin les inscrire avec ordre dans un supplément au catalogue. On sent toutes les difficultés d'une pareille opération. Elle fut faite avec une exactitude et une persévérance infatigables. Les difficultés n'étoient qu'un attrait de plus pour Barthélemy.

Au milieu de ces occupations multipliées, il commençoit à jouir avec délices d'un genre de vie vraiment conforme à son goût et à ses talens, quand il se vit avec effroi près d'être forcé à entrer dans une carrière bien différente. En partant de Provence, il avoit vu à Aix M. de Bausset, alors chanoine de la métropole. Ils étoient

amis et compatriotes, M. de Bausset, étant né à Aubagne, où sa famille, établie depuis long-temps, jouissoit à juste titre de la considération publique. Il avoit présenté à son jeune ami une perspective de fortune dans l'état ecclésiastique, en lui promettant de se l'attacher en qualité de vicaire général dès qu'il seroit parvenu à l'épiscopat. Barthélemy avoit accepté avec reconnoissance une offre si flatteuse; et M. de Bausset, qui venoit d'être nommé à l'évêché de Beziers, ne manqua pas de rappeler avec force à son ami leur engagement mutuel. Il est aisé de sentir l'embarras, l'anxiété de Barthélemy dans cette occasion qui alloit l'arracher à ses occupations chéries. Il étoit trop scrupuleux observateur de sa parole pour songer à la retirer, quoique les circonstances fussent bien changées. Il n'envisagea d'autre moyen que celui d'engager M. de Bausset à

la lui rendre, en renonçant de lui-même à une acquisition dont il n'ignoroit pas le prix. Il y réussit. Le prélat, orné de toutes les qualités que nous chérissons aujourd'hui dans un héritier de son nom et de ses vertus, avoit l'esprit trop juste pour ne pas reconnoître les convenances de la position de Barthélemy, et le cœur trop bon pour ne pas lui conserver son amitié, en lui rendant la liberté.

M. Burette mourut le 10 mai 1747; 1747.
et Barthélemy fut élu à la place d'associé dans l'académie des inscriptions, M. le Beau s'étant abstenu généreusement en sa faveur de toute démarche pour lui-même. Une autre place vaqua peu après, et M. le Beau fut unanimement élu. C'étoit-là le prélude d'un combat de générosité entre ces deux savans et vertueux hommes. M. de Bougainville, accablé d'infirmités, se démit du secrétariat de l'académie,

et proposa à M. d'Argenson (1) de le remplacer par Barthélemy. Le ministre y consentit, mais Barthélemy refusa la place, et se fit préférer M. le Beau. Celui-ci, quittant le secrétariat quelques années après, voulut le céder à l'abbé, en lui disant : Je vous le devois et je vous le rends. Je le cède à un autre, lui répondit l'abbé ; mais je ne cède à personne le droit et le plaisir de publier qu'on ne sauroit vous vaincre en bons procédés. Ainsi régnoit alors, parmi ces illustres rivaux, l'émulation des vertus avec celle de la gloire: amalgame assez rare quelquefois dans la carrière des lettres, comme dans toute autre.

Devenu le successeur de tant d'illustres savans qui ont si bien servi la littérature, depuis l'établissement de

(1) Le ministre de la guerre, qui avoit aussi les académies dans son département.

l'académie (1), Barthélemy associa le travail annuel que cette compagnie attendoit de ses membres, aux travaux journaliers qu'exigeoit le cabinet des médailles, et il s'acquitta de ce double devoir avec une exactitude que la plus vaste érudition pouvoit seule permettre.

On trouvera à la fin de cet Essai, non pas une notice que je ne suis pas capable de faire, mais une liste de ses ouvrages en ce genre. Explications de monumens hébreux, persans, phéniciens, égyptiens, arabes : toutes les nations, toutes les langues étoient soumises à ses recherches laborieuses et à sa judicieuse critique. Dans ce travail, il ne pouvoit s'empêcher de relever souvent les erreurs de plusieurs savans estimables qui s'étoient livrés avant lui aux mêmes recherches ; mais

(1) En 1663.

en découvrant leurs fautes avec une sagacité à laquelle rien n'échappoit, il ne les présente jamais qu'avec cette modestie, cette aménité qui étoit son caractère distinctif. C'est ce qu'on peut observer sur-tout dans sa belle Dissertation sur les inscriptions trouvées à Palmyre par des voyageurs anglois. Elles sont accollées à des inscriptions grecques, et on avoit plusieurs fois tenté d'expliquer les unes à la faveur des autres; mais on n'avoit fait, avec beaucoup de lumières et de génie même, que des efforts de divination qui avoient conduit à des résultats fautifs. Barthélemy en donna une explication qui, par sa simplicité, sa clarté, fit oublier toutes les autres, sans dépriser leurs auteurs; et il alla jusqu'à former un alphabet palmyrénien qui satisfit tout le monde savant : découverte qui pourra servir un jour à ressusciter la mémoire d'un peuple jadis

célèbre par sa puissance, par ses exploits, par son commerce, son goût pour les arts, sa magnificence, et dont la haine et la vengeance des Romains ont éteint presque jusqu'au souvenir.

M. de Boze, garde du cabinet des médailles, étant mort en 1753, Barthélemy, qui lui étoit associé depuis sept ans, ne pouvoit manquer de lui succéder en titre dans cette honorable place. Il se trouva pourtant quelqu'un qui eût le courage ou la honte de la solliciter pour lui-même. Barthélemy, qu'on en informa, ne voulut pas savoir le nom du demandeur, ne fit aucune démarche personnelle, et se reposa de son sort sur la justice qui lui étoit due. De zélés et illustres amis (1) la firent aisément valoir; et il de-

(1) M. de Malesherbes; M. de Stainville, depuis duc de Choiseul et ministre; M. de Gontaut, frère du dernier maréchal de Biron.

vint garde des médailles en chef (1). On peut aisément se figurer le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions : découvrant et acquérant, ou du moins, éclaircissant chaque jour les plus précieux restes de l'antiquité, son attention principale se portoit, comme de raison, sur les monumens grecs et romains, et il eut bientôt une belle occasion d'en faire la recherche la plus complette.

1754. M. de Stainville, depuis ministre d'état sous le nom de Choiseul, fut nommé à l'ambassade de Rome. Connoisseur en hommes et en talens, il joignoit à sa générosité naturelle une vue que tous les hommes d'état doivent avoir : celle de favoriser, d'aider, de prévenir les sujets distingués par un mérite reconnu. Il proposa au jeune savant de faire sous ses auspices et avec

(1) En 1753.

ses secours le voyage d'Italie. Cette proposition, faite avec toute la grace qui sied si bien d'accompagnement aux bienfaits, fut reçue et acceptée par l'abbé, avec une reconnoissance pour ses protecteurs, qui, bien loin de jamais s'affoiblir, n'a fait que s'accroître pendant tout le cours de sa vie. J'ai dit ses protecteurs, parce que la jeune femme de l'ambassadeur ne cessoit d'avertir, d'exciter avec vigilance les dispositions généreuses d'un mari qui étoit l'unique objet de son adoration et de son culte, comme il est depuis dix années celui de ses regrets et de ses larmes.

Monsieur et madame de Stainville offrirent obligeamment à Barthélemy de le mener de Paris à Rome dans leur voiture; et c'eût été de part et d'autre un bon marché. L'abbé, à qui, je ne dis pas l'intérêt, mais l'amitié même ne faisoit jamais oublier ses devoirs,

ne se trouva pas en état de les suivre; et son départ fut différé par des affaires du cabinet des médailles.

Il s'associa peu après pour le voyage avec M. de Cotte, qui désiroit depuis long-temps de voir l'Italie. M. de Cotte étoit son ami, et digne de l'être par ses vertus et ses connoissances. Ils partirent ensemble au mois d'août 1755, et arrivèrent le premier novembre à Rome, où le nouveau ministre faisoit déja oublier son prédécesseur par son extrême magnificence, et par le développement de ses talens, soit pour plaire, soit pour négocier.

1755.

Sa jeune femme le secondoit avec zèle et succès. Agée de 17 ans, mais formée par des lectures solides, par des réflexions toujours justes, et mieux encore par l'heureux instinct d'un caractère qui ne lui laisse dire, penser et faire que ce qui est bien, elle jouissoit déja dans Rome d'une haute con-

sidération ; et elle y acquit bientôt cette vénération, qui, d'ordinaire, ne s'accorde qu'à un long exercice des vertus. Il me seroit aujourd'hui plus aisé qu'à personne de détailler ici les rares qualités de son cœur et de son esprit ; mais je m'en abstiens par attachement pour elle. Je connois trop sa modestie pour vouloir la faire rougir d'un portrait qu'elle regarderoit comme un éloge. On pourra recourir à la 330e page du 4e volume d'Anacharsis in-4°, où on la trouvera bien peinte sous le nom de Phédime, comme son mari sous celui d'Arsame.

Les deux voyageurs, peu de jours après leur arrivée, furent présentés au pape par l'ambassadeur qui l'avoit prévenu en leur faveur ; et ils en furent reçus avec cette affabilité, cette gaieté, cette bonhommie qui le caractérisoient. D'ailleurs Benoit XIV, savant lui-même et célèbre sous son nom de Lambertini

par 12 volumes de doctrine ecclésiastique, ne pouvoit manquer de distinguer un homme tel que Barthélemy.

M. de Cotte et lui ne vouloient pas perdre de temps; et presque au sortir de Montecavallo (1) ils allèrent à Naples, où, pendant un mois, ils s'occupèrent sans relâche des antiquités, des singularités tant de la ville que de ses environs. Ils virent, et ils admirèrent à 30 lieues de Naples, les plus anciens monumens de l'architecture grecque, qui subsistent dans l'emplacement où avoit été bâtie la ville de Pæstum.

Les salles du palais de Portici sont encore plus intéressantes, et fixèrent souvent l'avide curiosité des observateurs. On y a rassemblé les antiquités d'Herculanum et de Pompeia. C'est là qu'on voit une immensité de peintures, de statues, de bustes, de

(1) Le palais du pape.

vases, d'ustensiles de toute espèce : objets infiniment précieux et attachans, les uns par leur beauté, les autres par les usages auxquels ils étoient destinés ; mais en même temps on remarquoit douloureusement, et avec une espèce de honte, l'abandon où étoient restés, dans cette admirable collection, les 4 ou 500 manuscrits trouvés dans les souterrains d'Herculanum. On en avoit déroulé deux ou trois dont le savant Mazocchi donna l'explication. Ils ne contenoient rien d'important, et on se découragea. Mais Barthélemy ne se décourageoit point. Il sollicita sans cesse, il intrigua presque, pour engager les possesseurs du trésor à en prévenir la perte. Il se croyoit même à la veille d'y réussir quelques années après, lorsque ce beau et utile projet échoua par la mort du marquis Caraccioli, alors ministre à Naples, qui s'en occupoit avec intérêt.

Nous venons de voir l'abbé employant l'intrigue si étrangère à son caractère. Nous l'allons voir employant la fraude; et nous applaudirons justement à l'une comme à l'autre.

Il desiroit passionnément de pouvoir présenter aux savans de France qui s'occupent de la Paléographie, un échantillon de la plus ancienne écriture employée dans les manuscrits grecs. Il s'adressa au docte Mazocchi son ami, et à M. Paderno, garde du dépôt de Portici. Mais tous deux lui répondirent qu'ils avoient ordre exprès de ne rien communiquer. Celui-ci seulement voulut bien lui permettre de jeter les yeux sur une page d'un manuscrit qu'on avoit coupé de haut en bas lors de la découverte. Elle contenoit 28 lignes. Barthélemy les lut cinq ou six fois avec une attention extrême; et soudain, comme inspiré par la passion qui sait quelquefois suggérer de l'artifice

l'artifice aux simples, il descendit précipitamment dans la cour, sous un prétexte qui ne permit pas de le suivre, et là il traça de mémoire, sur un papier, le précieux fragment qu'il vouloit voler. Il remonte alors, il compare mentalement la copie avec l'original dont il n'avoit rien oublié, et il la rend parfaitement conforme, en corrigeant intérieurement deux ou trois petites erreurs qui lui étoient échappées. Ce fragment contenoit quelques détails de la persécution qu'avoient éprouvée les philosophes en Grèce, du temps de Périclès. Barthélemy emporte sa proie sans scrupule, et l'envoie le même jour à l'académie des belles-lettres; mais en recommandant le secret, pour ne pas compromettre messieurs Mazocchi et Paderno.

Il étoit par-tout un objet d'intérêt et de curiosité. Le roi de Naples, qui étoit alors à Cazerte dont il faisoit

achever le superbe château, voulut le voir, et se le fit présenter à son dîner par M. d'Ossun notre ambassadeur. S. M. S. se plut à l'entretenir des découvertes qui se faisoient alors dans ses états, parut regretter qu'on ne pût pas lui ouvrir le cabinet des médailles, parce que celui qui en avoit la garde étoit absent, ordonna qu'on lui montrât les superbes colonnes de marbre antique qui venoient d'être apportées récemment à Cazerte, et le fit inscrire au nombre des personnes à qui on devoit successivement distribuer les volumes des Antiquités d'Herculanum.

M. Bayardi, prélat romain, que ce prince avoit attiré à Naples, étoit chargé du soin de les expliquer : savant recommandable par la variété de ses connoissances, et respectable par les qualités de son cœur; mais redoutable à ses auditeurs et à ses lecteurs par sa prodigieuse mémoire et son infa-

tigable éloquence. Barthélemy ne put l'ignorer, et eut de reste l'occasion de s'en convaincre. Dans toutes les capitales de l'Italie où il fit quelque séjour, il se trouva précédé, annoncé par sa réputation, et reçut un accueil flatteur de la part des personnages les plus distingués, soit par la naissance, soit par l'érudition, soit par l'une et l'autre ensemble : ce qui n'est pas rare en Italie.

Rome étoit le chef-lieu de sa résidence, et ce fut là qu'il eut le plaisir et l'honneur d'expliquer d'une manière neuve et satisfaisante la belle Mosaïque de Palestrine. Plusieurs savans illustres en avoient donné avant lui des explications fort ingénieuses, mais auxquelles il se permit d'en substituer une plus simple et mieux fondée. On s'étoit attaché à trouver la clef de cette grande énigme dans la vie de Sylla et dans les jeux de la fortune. On voyoit

Alexandre arrivant en Egypte, et paroissant à côté de la victoire, sous une tente au milieu de l'élite de ses gardes ou de ses généraux. C'étoit, disoit-on, c'étoit Sylla sous les traits du héros de Macédoine, pour rappeler aux Romains, dans le temple de la Fortune à Préneste, (aujourd'hui Palestrine) les oracles de cette déesse qui justifioient l'élévation du dictateur, comme l'oracle d'Ammon avoit légitimé les conquêtes d'Alexandre. Barthélemy ne vit ni Sylla, ni le vainqueur grec; il vit à leur place l'empereur Hadrien; il prouva qu'il avoit vu ce qu'il falloit voir; et cette découverte, très-difficultueuse par la multitude immense d'accessoires qu'elle entraînoit, fit un honneur infini à son modeste auteur, qui lui-même ne la regardoit que comme une simple restitution de texte. On trouvera dans le 30e. volume de l'académie des inscriptions cette dis-

sertation si curieuse et si intéressante pour les artistes comme pour les savans.

M. de Stainville étant venu à Paris au commencement de 1757, fut nommé bientôt après à l'ambassade de Vienne, et sa femme qu'il avoit laissée à Rome revint le joindre et ramena Barthélemy avec elle. Celui-ci trouva ses desirs devinés par M. de Stainville, qui étoit convenu avec le ministère d'un arrangement bien favorable à la passion de l'abbé pour la belle antiquité. Il devoit accompagner l'ambassadeur à Vienne, aller de là aux dépens du roi parcourir la Grèce et les échelles du Levant, y amasser de nouveaux trésors, et les rapporter en France par Marseille; mais, quelque attrait que ce projet eût pour lui, son attachement à ses devoirs l'emporta; il ne crut pas pouvoir laisser le cabinet des médailles si longtemps fermé, et il se refusa à une offre si flatteuse.

1758. A la fin de l'année suivante, M. de Stainville, alors duc de Choiseul, fut appelé au ministère des affaires étrangères que lui laissa, en se retirant, l'abbé de Bernis devenu cardinal. Le premier mot que le nouveau ministre et sa femme dirent alors à Barthélemy fut pour s'informer de ses besoins, auxquels, dirent-ils, c'étoit désormais à eux de pourvoir, comme de son côté c'étoit à lui de s'adresser à eux pour les en instruire. Barthélemy, surpris de tant de bonté, et forcé par eux de s'expliquer, demanda une pension de six mille livres sur quelque bénéfice, et rougit de sa demande. Le généreux ministre sourit; et ce sourire, que Barthélemy regarda seulement comme une nouvelle marque de bonté, auroit paru à tout autre, ce qu'il étoit réellement, le présage et l'annonce d'une plus grande fortune. Il étoit bien éloigné de chercher à l'accroître; mais la bien-

faisance active de ses protecteurs ressembloit à l'activité politique de César, qui croyoit n'avoir rien fait tant qu'il restoit quelque chose à faire. Ils le comblèrent de graces, et dans le courant de quelques années lui procurèrent une aisance à laquelle il ne s'attendoit pas, et qui lui attira bien des jaloux malgré le bon usage qu'il en fit.

Il eut successivement, d'abord une pension sur l'archevêché d'Alby, en- 1759.
suite la trésorerie de Saint-Martin de 1765.
Tours, et enfin la place de secrétaire 1768.
général des Suisses. Il jouissoit outre cela, depuis 1760, d'une pension de 5000 livres sur le Mercure. On l'avoit même forcé, un moment, malgré son extrême répugnance, à accepter le privilége de ce journal, alors très-lucratif, dont on venoit de dépouiller par erreur M. Marmontel, qu'on croyoit l'auteur d'une satire sanglante contre des personnes de distinction. Il n'étoit pas

capable de prostituer sa plume à un ouvrage de ce genre, et il n'y avoit eu aucune espèce de part. Il en avoit fait la lecture à un souper où plusieurs personnes l'avoient entendu, et la pièce étoit de M. de Cury, anciennement trésorier de l'armée d'Italie en 1733. Je me souviens de l'y avoir beaucoup vu. C'étoit un agréable débauché qui avoit quelque talent, sur-tout celui de la plaisanterie qu'il poussoit volontiers jusqu'au sarcasme; honnête d'ailleurs, intègre, obligeant, et digne d'avoir des amis, comme il étoit capable de se faire des ennemis, M. Marmontel, à qui on attribuoit la parodie de *Cinna*, cette pièce justement réprouvée, n'ignoroit pas quel en étoit l'auteur; mais il se tut, il souffrit la perte de sa fortune, il aima mieux la sacrifier que de trahir le secret qu'on lui avoit confié, et qui n'a été découvert que long-temps après l'oubli de l'affaire.

Ce fut à l'occasion de cette tracasserie, que les protecteurs de Barthélemy le forcèrent à ne pas s'obstiner à refuser le Mercure; mais il trouva le moyen de ne le garder qu'un moment, et il le céda à M. de la Place. On lui conserva sur le privilége, par l'ordre exprès de ses protecteurs, une pension de 5000 livres; mais il sut aussi bientôt s'en défaire, en la cédant à des gens de lettres fort estimables.

En 1771, M. d'Aiguillon remplaça dans le ministère M. de Choiseul qui fut exilé à sa terre de Chanteloup, où Barthélemy ne manqua pas de le suivre. Bientôt on demanda au ministre disgracié la démission de sa charge de colonel-général des Suisses; il l'envoya sur le champ, et l'abbé vouloit envoyer en même temps la sienne du secrétariat; mais M. de Choiseul l'engagea à l'aller offrir lui-même à la cour, et à ne se pas dessaisir, sans quelque indem-

nité, d'un brevet scellé du grand sceau et revêtu de lettres-patentes enregistrées au parlement. Barthélemy obéit à ce conseil aussi judicieux qu'amical. Il se rendit à Paris, et présenta son brevet à M. d'Affry, chargé du détail des Suisses et Grisons. M. d'Affry le refusa; mais plusieurs personnages, très considérés alors à la cour, le pressèrent de mettre la démission sous les yeux du roi; et voyant Barthélemy inébranlable dans sa résolution de retraite, malgré l'offre qu'on lui fit de bonne part de s'adoucir en sa faveur, s'il promettoit de ne pas retourner à Chanteloup, l'honnête M. d'Affry termina enfin l'affaire, et fit réserver à l'abbé une pension de dix mille livres sur la place. Il n'avoit rien demandé, et, dès le lendemain de la décision, il repartit pour Chanteloup.

Au moyen de cette indemnité, Barthélemy se trouvoit jouir encore d'en-

viron trente-cinq mille livres de rente, que, par différentes cessions à des gens de lettres pauvres, il sut réduire à vingt-cinq, dont il ne fit pas un usage fastueux, mais un emploi convenable à sa situation, et digne d'un homme de lettres vraiment philosophe sans ostentation. Il éleva, il établit trois neveux; il soutint le reste de sa famille en Provence, et il se composa une bibliothèque nombreuse et bien choisie, qu'il a vendue quelques années avant sa mort.

Après avoir joui pendant une vingtaine d'années de son aisance, il s'est trouvé, sur la fin de sa vie réduit au stricte nécessaire, par les suppressions de places et d'appointemens auxquelles il fut soumis. Il ne s'en est jamais plaint, il ne paroissoit pas même s'en apercevoir; et, tant qu'il a pu se traîner courbé d'une manière effrayante par l'âge et les infirmités, on l'a vu,

allant gaiement à pied d'un bout de Paris à l'autre, porter ses soins et son attachement à sa respectable amie, madame de Choiseul, qui, de son côté, lui prodiguoit des attentions aussi tendres que si elle eût été elle-même son obligée.

En 1789, on le pressa de demander une place vacante à l'académie française. Il s'étoit plusieurs fois refusé, par modestie et par prudence, à de pareilles sollicitations; mais enfin il se rendit aux instances de ses amis et au vœu de l'académie. Il fit ses visites, précédé par sa réputation, et par la célébrité de son bel ouvrage intitulé: *Voyage du jeune Anacharsis*, qui avoit
1788. paru l'année précédente.

Il l'avoit commencé en 1757, et on s'étonne de la constance d'un auteur qui, durant 30 ans, suit le même plan et s'occupe du même travail. Il est bien plus étonnant qu'un homme ait osé

concevoir l'idée d'un si vaste édifice, et qu'au milieu d'une foule de devoirs auxquels il ne manquoit jamais, il ait pu achever cette merveilleuse fabrique en 30 années seulement.

Dans cette composition, à laquelle nulle autre ne ressemble, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'immense étendue de connoissances qu'elle exigeoit et qu'elle renferme, ou de l'art singulier des rapprochemens et des transitions, qui a su lier imperceptiblement tant d'objets disparates entre eux; ou de l'élégance continue et de l'agrément infini de toutes les narrations, de toutes les discussions, qu'au premier coup-d'œil on seroit tenté de prendre pour les jeux d'une belle imagination. Telle a été en effet la méprise de quelques personnes qui ont donné le nom de roman à un ouvrage où on trouve toute vérité, et où on ne trouve que des vérités. Cette

critique, plus applicable à la Cyropédie de Xénophon qu'à l'Anacharsis de Barthélemy, ne mérite pas d'être réfutée; et je ne m'étendrai pas davantage sur un livre qui est entre les mains de tout le monde, que tout le monde lit, que tout le monde relit, et dont la lecture est toujours également attachante et instructive.

1789. Barthélemy fut élu par acclamation à l'académie française; et à sa réception il fut accueilli, et pour ainsi dire couronné par les acclamations publiques. Son discours fut comme sa vie et son caractère, un tissu, un modèle de simplicité, de sentiment, de modestie; et le directeur (1) qui lui répondit, enrichit sa réponse des graces piquantes et délicates qui brillent dans tout ce qui sort de sa plume.

1790. L'année suivante M. de Saint-Priest,

(1) M. de Boufflers si connu par de charmans ouvrages.

alors ministre du département de Paris et des lettres, offrit à Barthélemy l'honorable place de bibliothécaire du roi, vacante par la démission de M. Le Noir. L'abbé reçut cette offre flatteuse avec reconnoissance, et refusa la place : ne croyant pas, accoutumé, comme il l'étoit, à des travaux littéraires libres et indépendans, pouvoir se charger des détails minutieux et forcés de ce grand dépôt.

Circonscrit par son goût et par sa modestie dans le soin et les travaux du cabinet des médailles, il s'y livroit avec une ardeur toujours nouvelle, aidé par son neveu Barthélemy Courçay qui lui avoit été associé en 1768, et qui est aujourd'hui titulaire de la place. C'est faire assez l'éloge du neveu que de dire qu'il est digne d'un tel oncle, et c'est une justice qu'on ne peut se dispenser de lui rendre.

Le cabinet s'étoit singulièrement ac-

cru et embelli entre les mains de Barthélemy : son activité, sa vigilance ne négligeoient aucun objet ; et ses correspondances, qui embrassoient, avec un égal succès, toute la France et toute l'Europe, lui procuroient chaque jour de nouveaux trésors. La Suède et le Danemarc se prêtèrent à cette contribution, comme avoit fait l'Italie, et complétèrent, pour leur part, la collection des médailles modernes, dont la suite avoit été négligée après la mort de M. Colbert, ce grand homme qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer ou à la richesse ou à l'ornement de la France.

Mais les médailles modernes, qui n'apprennent guère que ce qu'on sait d'ailleurs, ne paroissoient pas à Barthélemy un objet aussi intéressant pour le cabinet que les antiques ; et c'étoit à la recherche de celles-ci qu'il donnoit, avec raison, ses plus grands soins. Il n'y

n'y a que les initiés dans ce genre de travail, qui puissent avoir une idée des difficultés qu'il présente, des peines infinies qu'il coûte. Veiller sans cesse à la découverte des monumens rares, précieux, uniques même qui se trouvent enfouis dans divers cabinets; les y déterrer à force de vigilance et d'activité; se les procurer en les achetant avec économie; ne les insérer dans une des suites qu'après s'être assuré, par un examen minutieux, de leur authenticité, et des singularités qui les distinguent de quelques autres à peu près semblables; les inscrire enfin au catalogue, avec leur description claire et précise : telle est la foule de détails auxquels Barthélemy dut sacrifier, pour l'intérêt du cabinet dont il avoit la garde, une grande partie de son temps, de ce temps qu'il employoit si bien et si agréablement pour lui dans ses études particulières. Il se livra à ce travail

obscur et pénible avec tant d'ardeur et de constance, qu'il parvint à doubler les richesses du cabinet. Il y avoit trouvé vingt mille médailles antiques, il en a laissé quarante mille; et je tiens de lui que, dans le cours de son administration, il lui en avoit passé par les mains et sous les yeux quatre cent mille.

Outre celles que lui procuroient des hasards fréquens, suite naturelle et juste salaire de ses correspondances suivies sans relâche, il fit l'acquisition importante de plusieurs collections précieuses, formées par divers amateurs éclairés et savans. Celles de Cary, de Clèves, de Pellerin et d'Ennery lui fournirent une foule d'objets du plus grand prix par leur belle conservation et leur rareté. Il y en avoit même plusieurs d'uniques dans le recueil de Clèves, qui embellirent singulièrement la suite des médailles impériales en or.

La collection de Pellerin étoit la plus complète qu'aucun particulier eût jamais possédée. Il avoit été très-long-temps premier commis de la marine, et une correspondance de plus de 40 années avec tous nos consuls du Levant, l'avoit enrichi d'une infinité de médailles grecques inconnues jusqu'alors.

Le cabinet étant parvenu à un si haut degré d'accroissement et de réputation, il étoit temps d'en publier les trésors et de les communiquer à tous les savans de l'Europe. C'étoit la dernière opération qui devoit couronner les longs travaux de Barthélemy, et c'eût été en même temps de sa part un moyen de s'acquitter envers tous les antiquaires français ou étrangers, qui lui avoient fourni à l'envi tant de précieux matériaux. Cette reconnoissance leur étoit due par un homme leur associé dans les diverses compagnies savantes qui s'étoient empressées d'ins-

crire son nom dans leurs fastes; car, outre l'académie française, l'académie des inscriptions et l'académie de Marseille, il étoit encore de celles de Madrid, de Cortone, de Pezaro, de Hesse-Cassel, enfin de celle des antiquaires et de la société royale de Londres.

Par ce concours de motifs patriotiques et personnels, Barthélemy avoit à cœur de finir sa carrière en publiant une notice, une description exacte et raisonnée des richesses dont le dépôt lui étoit confié. L'opération étoit dispendieuse par la quantité de gravures qu'exigeoit un semblable recueil, et elle avoit besoin non-seulement de l'attache, mais des secours du gouvernement. Barthélemy obtint en 1787 l'aveu du ministère, et il sembloit n'avoir plus rien à desirer. Mais la bonne volonté de M. de Breteuil, alors ministre d'état, zélé pour la gloire des lettres, fut arrêtée par diverses circonstances

impérieuses. L'embarras des finances, à cette époque désastreuse, fut suivi des assemblées des notables, qui amenèrent les états généraux d'où sortit un nouvel ordre de choses; et tels furent les obstacles qui, s'opposant d'abord à l'exécution de cette belle entreprise, en firent bientôt oublier le projet. Ce fut là le premier succès que manqua l'abbé dans sa poursuite continuelle des avantages de la littérature. La fortune sembloit avoir attendu la fin de sa carrière, pour lui faire sentir le poids de ses inévitables disgraces; et il ne tarda pas à avoir l'occasion de se rappeler et de s'appliquer le mot si connu du sage Solon au roi Crésus (1).

Dès l'année 1792, la diminution de ses forces et sa décadence progressive se faisoient remarquer sensiblement; et, au commencement de l'année sui-

(1) Nul homme ne peut être réputé véritablement heureux avant sa mort.

vante, on le vit sujet à tomber dans des foiblesses, dans des évanouissemens qui le laissoient sans connoissance pendant des heures entières. Courageux et calme par caractère, il ne s'inquiétoit pas de ces accidens passagers ; mais ses amis en prévoyoient avec douleur le danger trop prochain.

Il avoit alors 78 ans, remplis par 60 années de travaux ; et il touchoit à une disgrace que son âge, ses infirmités, sa conduite ne permettoient pas seulement de soupçonner.

1793. Le 30 août 1793, il fut dénoncé sous prétexte d'aristocratie (1), (accusation qui pouvoit surprendre un homme à qui la langue grecque étoit si familière), et son neveu partagea cette inculpation, ainsi que cinq ou six autres de leurs coopérateurs à la bibliothèque. La dénonciation étoit du nommé Duby,

(1) Ἀριστοκρατία, *Aristocratie*, signifie exactement en grec le gouvernement des meilleurs.

commis à la bibliothèque, et consignée dans une lettre de lui au nommé Chrétien, limonadier, membre de la section dont est la bibliothèque, qui lut cette lettre à la section d'abord, et ensuite à la commune. Duby ne connoissoit pas Chrétien; Chrétien ne connoissoit pas Duby; Barthélemy n'avoit jamais vu ni l'un ni l'autre; et il est aisé de juger qu'il n'étoit pas mieux connu d'eux.

Dans les temps de trouble où la défiance paroît de première nécessité, tous les dénonciateurs sont écoutés et toutes les dénonciations sont reçues. Celle-ci eut son effet, et les prévenus d'accusation furent conduits à la prison des Magdelonettes. On alla chercher Barthélemy chez madame de Choiseul où il étoit alors. Il fit promptement ses adieux à sa protectrice qui les reçut avec un attendrissement qu'il partageoit, mais qu'il ne lui montroit

pas. C'est de là que ce respectable vieillard fut mené au lieu de sa détention où il trouva son neveu Courçay, qui avoit annoncé à ses camarades l'arrivée prochaine de son oncle. La victime ne tarda pas, et s'offrit au sacrifice avec la sérénité peinte sur le visage. Son ame, aussi élevée que simple et modeste, jouissoit du calme que donne la conscience d'une vie sans reproche. Ce n'étoit pas qu'il pût se cacher le danger de sa situation combinée avec son grand âge et ses infirmités. Il sentoit qu'il ne pourroit résister que peu de jours aux incommodités d'une prison où il manqueroit des secours qui lui étoient nécessaires. Il le sentoit, et il le dit à son neveu; mais il se résignoit en paix à sa destinée, sans se troubler par des réflexions, des souvenirs du passé, qui aggravent souvent le malheur des prisonniers. L'époque de son arrestation n'avoit pas échappé

à l'observation de ceux dont il devenoit le camarade. C'étoit le 2 septembre, l'anniversaire trop mémorable d'une journée que nos neveux effaceront, s'ils le peuvent, des fastes de la France. Ce triste souvenir sembloit être un mauvais augure du sort de Barthélemy; mais aucun des prisonniers n'eut l'indiscrétion de le lui rappeler.

Ils vinrent tous au devant de lui avec empressement à la porte de la prison, et l'accueillirent avec les témoignages d'une vénération profonde et d'un attendrissement sincère. Son entrée dans la maison de deuil et de larmes avoit l'air d'un triomphe. Le concierge, nommé Vaubertrand, et dont il est juste de conserver le nom, eut pour lui des attentions touchantes, et lui marqua tous les égards qu'il pouvoit lui marquer. On le plaça dans une petite chambre avec son neveu qui lui

prodigua les soins les plus tendres, et ce fut là qu'il reçut dans la soirée la visite de madame de Choiseul. Cette femme si délicate, dont une extrême sensibilité use les ressorts, mais à qui l'amitié fait toujours trouver des forces, n'avoit pas perdu un moment pour éclairer la religion du gouvernement sur l'erreur commise dans les bureaux qui avoient fait arrêter ce respectable vieillard. Des amis zélés, obligeans et sensibles l'avoient aidée, et n'avoient pas eu de peine à réussir. Le comité, qui n'ignoroit ni l'âge ni la réputation de Barthélemy, ni la pureté de sa conduite, n'avoit jamais eu l'intention de le comprendre dans l'ordre général qui frappoit sur les employés à la bibliothèque, et son arrestation étoit un malentendu, une erreur qu'on répara sur le champ. Tous les commis s'empressèrent à l'envi à expédier l'ordre de sa sortie, avec lequel on alla le réveiller

sur les onze heures du soir, et à minuit on le remena chez sa tendre et constante protectrice d'où on l'avoit arraché le matin.

Ce ne fut pas sans une peine sensible qu'il laissa dans la prison M. de Courçay, ce neveu si digne de sa tendresse, et il eut la douleur de ne lui voir recouvrer la liberté qu'après 4 mois de détention.

Pour lui il ne tarda pas à faire une seconde épreuve de cet ascendant heureux qu'un mérite éminent et une vertu reconnue acquièrent sans le savoir sur tous les esprits. On l'avoit traité, sinon comme un coupable, du moins comme un homme suspect et dangereux, le 2 du mois de septembre; et dans le mois d'octobre suivant, la belle charge de bibliothécaire en chef étant devenue vacante par la mort de Carra et par la démission de Chamfort, on la lui offrit de la manière la plus flatteuse. Il ne

l'accepta pas, et s'en excusa sur sa vieillesse et sur les infirmités qui l'accompagnoient.

1794. Malheureusement l'excuse n'étoit pas frivole, et dans le courant de l'année suivante son dépérissement successif fit des progrès effrayans. Il touchoit à la fin de sa belle carrière, et lui seul ne s'en apercevoit pas. Cependant de fréquentes défaillances pouvoient l'avertir que le principe de vie s'affoiblissoit par degrés. Ses amis s'effrayoient avec raison de ces attaques de foiblesse qui se renouveloient souvent; mais, comme il perdoit le sentiment pendant leur durée, il n'en conservoit pas le souvenir; et dès qu'elles étoient passées il se remettoit à sa vie ordinaire. Il la passoit entre la littérature et l'amitié : toujours occupé, toujours sensible, toujours reconnoissant. Les soins de ses amis ne lui manquoient pas; et ceux de son neveu, aussi

continuels que tendres, devinoient, prévenoient tous ses besoins, et ne lui laissoient pas le temps de les sentir. Il étoit sans souffrances, mais il s'éteignoit peu à peu.

Au commencement de cette année 1795. on s'aperçut que la mort s'approchoit à plus grands pas. Il commençoit la 80e. année d'une vie passée toute entière dans des travaux qui, exigeant une forte application, usent insensiblement le ressort vital, sans attaquer les organes du corps, quand sa constitution est bonne; et telle étoit celle de Barthélemy. Il étoit de la taille la plus haute et la mieux proportionnée. Il sembloit que la nature eût voulu assortir ses formes et ses traits à ses mœurs et à ses occupations. Sa figure avoit un caractère antique, et son buste ne peut être bien placé qu'entre ceux de Platon et d'Aristote. Il est l'ouvrage d'une main

habile (1), qui a su mettre dans sa physionomie ce mélange de douceur, de simplicité, de bonhommie et de grandeur qui rendoit pour ainsi dire visible l'ame de cet homme rare.

La rigueur excessive de l'hiver avança probablement sa fin, et il n'y prenoit pas garde. Ses lectures, ses occupations littéraires diminuoient d'intensité, mais étoient toujours les mêmes, et remplissoient tout le temps qu'il ne donnoit pas à l'amitié. Il auroit pu faire écrire sur sa porte, comme Maynard sur la sienne :

C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

Elle le menaçoit depuis long-temps, et l'atteignit enfin dans le courant d'avril. Le 25 de ce mois (6 floréal), il alla

(1) M. Houdon.

dîner chez madame de Choiseul, quoiqu'incommodé depuis quelques jours de coliques et de dérangement d'estomac. La saison étoit rude encore, et il fut peut-être saisi du froid en revenant. C'est ce qu'a pensé son médecin (1), homme habile et sensible qui le soignoit avec affection. La soirée du malade se passa chez lui, comme à l'ordinaire, entre 3 ou 4 amis avec qui la conversation ne tarit point; mais dans la nuit il fut vraisemblablement surpris d'une foiblesse qui ne lui laissa pas le temps de tirer sa sonnette: car il ne permettoit jamais que personne couchât dans sa chambre. Comtois, son excellent domestique, y entra de lui-même, par inquiétude, à huit heures du matin, surpris que l'abbé, qui étoit fort matinal, ne l'eût point encore appelé. Il le trouva sans con-

(1) M. Poissonnier Desperrières.

noissance, les pieds dans le lit et la tête sur le parquet. Il le coucha. La connoissance revint peu à peu; mais la fièvre étoit déclarée et ne cessa plus. La toux devint fatigante et l'expectoration pénible. La poitrine se remplit, et cet excellent homme s'endormit du sommeil des justes et des sages : sans douleur, et peut-être sans voir sa fin, quoique ayant conservé toute sa connoissance jusqu'à son dernier moment.

Ce moment cruel pour ses amis et pour les lettres arriva le 30 avril (11 floréal) de la présente année, à 3 heures après midi, et ne fut annoncé par aucunes souffrances. A une heure Barthélemy lisoit paisiblement Horace; mais ses mains déja froides ne pouvoient plus tenir le livre, et il le laissa tomber. Sa tête se pencha; il paroissoit dormir; on le croyoit. Son tendre neveu, qui ne le quittoit pas un seul instant, le crut lui-

lui-même, et ne perdit cette douce illusion qu'au bout de deux heures, en s'apercevant qu'il n'entendoit plus la respiration de son oncle.

Ainsi mourut, avec le calme qui avoit régné dans toute sa vie, cet homme, un des ornemens de son siècle; laissant à chacun de ses parens un père à pleurer, à ses amis une perte irréparable à regretter, aux savans de toutes les nations un exemple à suivre, aux hommes de tous les lieux et de tous les temps un modèle à imiter.

LISTE

DES

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

DE J. J. BARTHELEMY.

Insérés dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions.

RECHERCHES sur le Pactole, par extrait. *Tome xxj, page* 19, *partie historique.*

Remarques sur une Médaille de Xerxès. *Ibid. page* 404.

Remarques sur une Inscription d'Amyclæ. *Tome xxiij, page* 394.

Essai d'une Paléographie numismatique. *Tome xxiv, page* 30.

Dissertation sur deux Médailles samaritaines d'Antigonus, roi de Judée. *Ibid. page* 49.

Remarques sur quelques Médailles publiées par différens auteurs. *Tome xxvj, page* 532.

Dissertation sur les Médailles arabes. *Ibid. page* 557.

Réflexions sur l'Alphabet et la Langue dont on se servoit à Palmyre. *Ibid. pag.* 577.

Mémoire sur les Monumens de Rome. *Tome xxviij, page* 579.

Réflexions sur quelques Monumens Phéniciens. *Tome xxx, page* 405.

Explication de la Mosaïque de Palestrine. *Ibid. page* 503.

Réflexions générales sur les rapports des Langues égyptienne, phénicienne et grecque. *Tome xxxij, page* 212.

Remarques sur quelques Médailles publiées par différens auteurs. *Tom. xxxij, pag.* 671.

Explication d'un Bas-relief Egyptien, et de l'Inscription phénicienne qui l'accompagne. *Ibid. page* 725.

Remarques sur le nombre de Pièces qu'on représentoit dans un même jour sur le Théâtre d'Athènes. *Tome xxxix, page* 172.

Remarques sur les Médailles de l'empereur Antonin. *Tome xlj, page* 501.

Lettres aux Auteurs du Journal des Savans.

Vol. d'août 1760, in-4°, p. 495 ; de décembre 1761, p. 871 ; de sept. ou nov. 1763 ; } Sur des Médailles et Inscript. phéniciennes.

d'avril 1790, sur des Médailles samaritaines.

Lettre au marquis Olivieri sur les Monumens phéniciens. 1764.

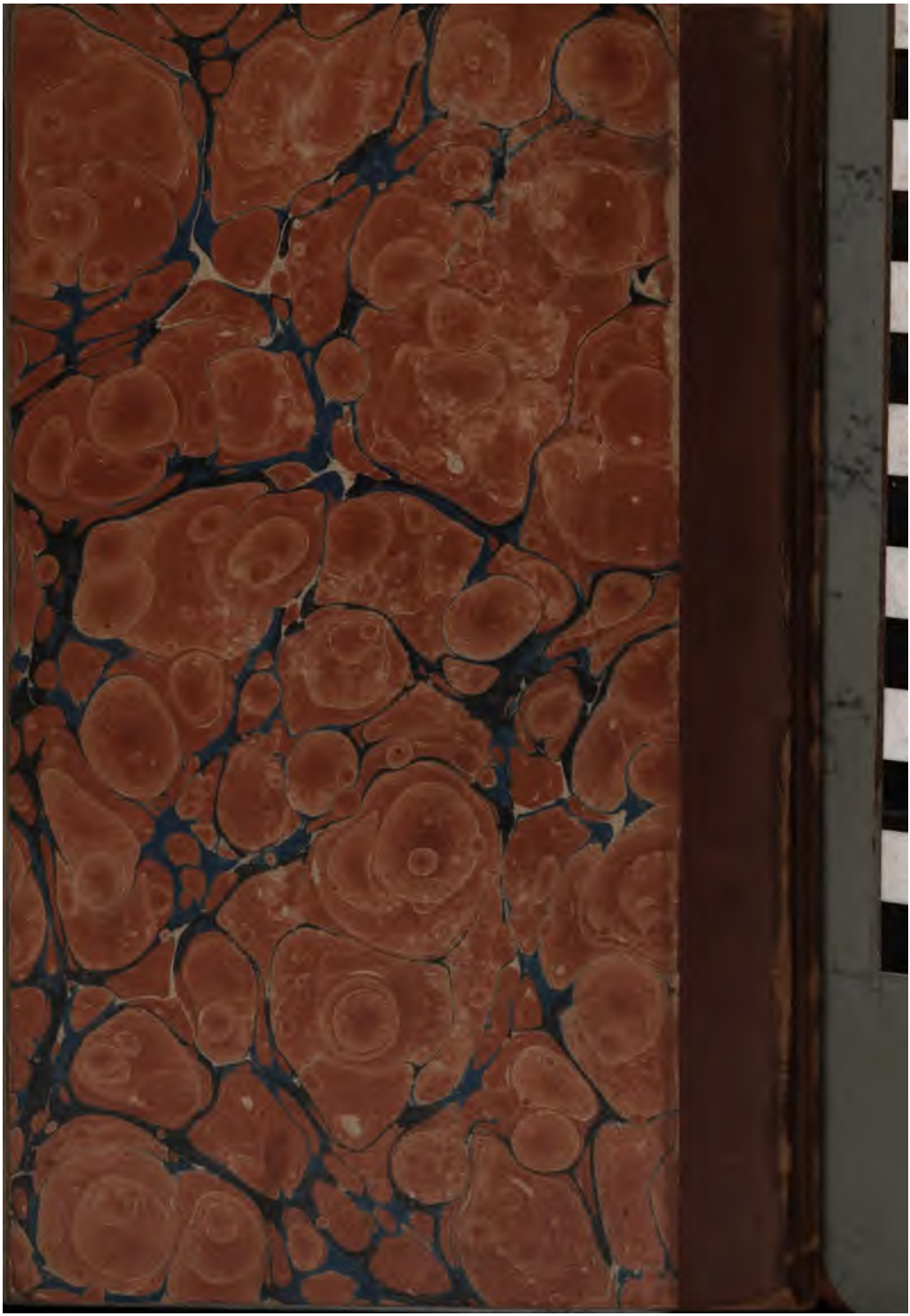
Dissertation sur une ancienne Inscription grecque, dite le Marbre de Choiseul, relative aux finances des Athéniens. 1792.

Outre ces divers écrits, M. Barthélemy a donné à M. de Caylus plusieurs articles qui sont imprimés dans le Recueil des Antiquités.

Il a fait pour le Journal des Savans un grand nombre d'extraits de livres d'antiquités, tels que ceux des Ruines de Palmyre et de Balbec, dans les journaux d'avril 1754 et de juin 1760.

Il a fait pour M. Bertin un Mémoire sur les Peintures mexicaines dont ce ministre avoit plusieurs fragmens ;

mais ce Mémoire est perdu. L'auteur le regrettoit, et n'en avoit point conservé de copie.

Il se proposoit de publier le recueil de toutes ses dissertations, avec changemens et augmentations. Il attachoit un mérite particulier à ce qu'il a écrit sur les monumens et les langues de l'Orient, et il étoit persuadé que les savans étrangers accueilleroient avec intérêt la réunion de ces morceaux épars. Ce qu'il estimoit le plus ensuite, c'est la Paléographie numismatique. La suite de ce travail l'intéressoit infiniment, et l'a occupé jusqu'à ses derniers jours. Son neveu espère pouvoir remplir son vœu dans quelque temps.

FIN.